

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Joseph VOGEL

Université catholique

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1965, tome 63, p. 234-237

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

## Université catholique

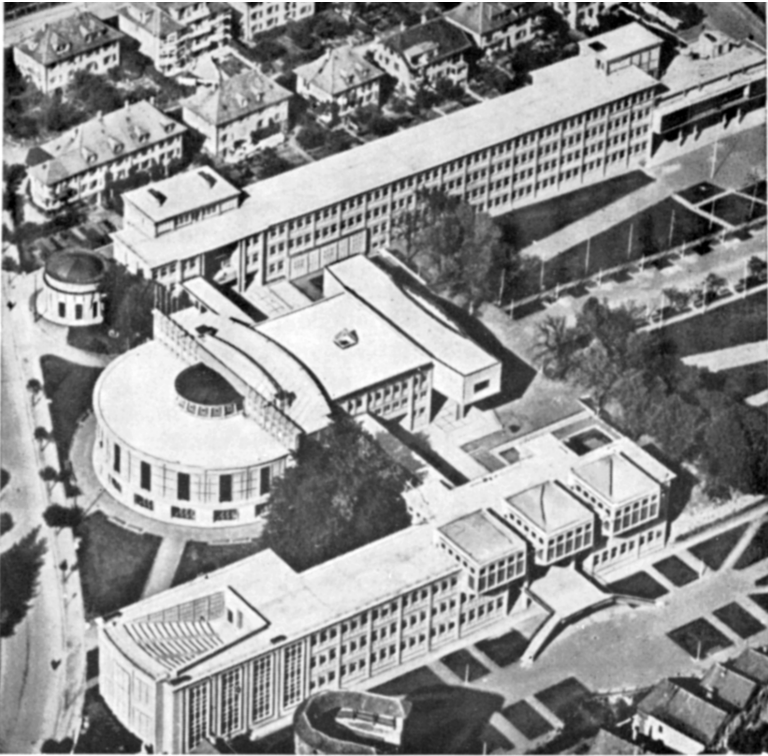
On peut bien estimer que ni la mécanique ondulatoire ni la linguistique romane n'ont quoi que ce soit à gagner d'être enseignées par un maître chrétien, et les universités, à ce point de vue, n'ont d'autre supériorité que celle de la compétence ou du sens pédagogique de leurs professeurs, joints à la qualité de leur équipement technique.

Il y a cependant une autre manière d'envisager la question, et les circonstances spirituelles du monde présent l'imposent avec urgence. C'est en effet l'unité et la signification du savoir humain qui sont en cause.

L'immensité des connaissances accumulées jusqu'à ce jour met devant une alternative dont chaque terme risque de mener au désastre. D'une part, la spécialisation toujours plus poussée, inéluctable nécessité d'une recherche fructueuse, tend normalement à fermer chaque discipline sur elle-même, à l'isoler comme un absolu qui absorbe le chercheur : muré dans son domaine, celui-ci ne se rend même plus compte qu'il est dans une prison où son esprit lentement s'asphyxie. Mais d'autre part, ceux qui refusent toute spécialisation au nom d'une culture qu'ils disent générale, se condamnent à l'incompétence et à la stérilité dans tous les domaines, et ils ne voient même plus à quel point ils sont confinés dans une vision superficielle de ces choses qu'ils croient naïvement connaître.

Ainsi donc, il faudrait éviter que nos sciences s'isolent et s'ignorent, sans que pour autant elles se diluent dans le vague d'une fausse culture générale. Autrement dit, il faut retrouver une vraie connaissance universelle vivante, dans laquelle toutes les spécialisations puissent communier.

Utilisant toujours, même sans le savoir, la vieille métaphore de l'arbre de la science, le langage courant parle encore des diverses *branches* du savoir ; mais il y a longtemps que personne ne possède même plus une branche, et c'est aux rameaux que nous en sommes, pour ne pas



dire à ces ramilles qui en sont les dernières subdivisions. Quant à posséder, sinon l'arbre entier, au moins le tronc, quant à prolonger sa connaissance jusqu'aux secrètes racines, il n'y faut plus songer.

Or si nous ne voulons pas nous perdre de vue les uns des autres dans la formidable étendue de notre science, présente et à venir, il faudrait que toutes les spécialisations aient conscience du tronc unique qui les porte.

La chenille qui rampe sur la plus haute feuille d'un hêtre ne sait pas ce qu'est un arbre. Elle peut s'en passer, mais l'homme, lui, doit le savoir. Et une civilisation doit pouvoir le dire à ses chercheurs qu'elle envoie reconnaître et repousser les frontières de l'inconnu ; sinon, elle gagne peut-être un technicien ou un savant, mais ça ne lui fait pas un homme de plus.

Or c'est ici la tâche profonde de l'université. Si vraiment elle est fidèle à son nom, c'est à un savoir universel qu'elle rattache toutes les connaissances particulières. Si elle n'était que la juxtaposition de ses diverses Facultés de sciences, de lettres, de droit ou de philosophie,

elle ne ferait qu'un entassement, un bric-à-brac sans forme et sans vie. Des branches que l'on met les unes à côté des autres sans qu'elles vivent en commun d'une même sève, cela fait au mieux un fagot, et nous n'avons toujours pas d'arbre. « Université, remarquait Pie XII, ne dit pas seulement juxtaposition de Facultés étrangères les unes aux autres, mais synthèse de tous les objets du savoir. »

Il y a plus grave encore. La science, qui dit tant de choses, ne dit rien sur l'orientation de la science, sa justification et sa valeur. Aucune science ne comporte par elle-même son mode d'emploi par rapport à la destinée de l'homme. Le bon sens nous dit bien que tout savoir doit être orienté au bonheur des hommes, qui est la valeur dernière ; mais le bon sens ne va pas loin pour nous expliquer en quoi consiste ce bonheur. Quand il nous a répété que « l'argent ne fait pas le bonheur » et que « contentement passe richesse », il ne faut pas lui en demander davantage. Or c'est bien mince pour y fonder une civilisation, c'est bien court pour en tirer une vision de l'homme.

Et pourtant, si tout savoir est ordonné à l'homme, c'est dans la signification de la destinée de l'homme, comme dans un tronc unique, que toutes les branches de la connaissance trouveront elles-mêmes leur sens, leur unité et leur justification. Qu'est-ce que l'homme, qu'est-ce que son destin et son bonheur ? C'est de la réponse consciente qu'elle donne à cette question que vit une authentique Université.

Dans la mesure où une même vision de l'homme inspire l'enseignement de toutes les disciplines et les fait ainsi communier entre elles dans un savoir fondamental qui les oriente toutes, dans cette mesure l'université est autre chose qu'une juxtaposition informe de connaissances hétéroclites. Elle commence de nous donner l'arbre que nous cherchons.

Mais l'Université chrétienne, elle, va plus loin. Elle sait que l'homme, sa liberté, sa vie et son destin ne se comprennent qu'en fonction de Dieu. Ce tronc de la connaissance de l'homme qui ramène à l'unité les branches diverses du savoir, elle le voit plongeant ses racines dans le mystère de Dieu.

Si au nom de la dignité de la science nous réclamons qu'elle soit humaine et soumise au destin de l'homme, au nom de l'homme cette fois, au nom du salut humain de l'homme, nous réclamons que son être ne soit pas coupé de ses racines divines.

C'est bien ainsi que Pie XII entendait la mission de l'Université catholique : « Réaliser la synthèse du savoir, disait-il, est la tâche de l'Université ; la réaliser jusqu'à son nœud central, jusqu'à la clef de voûte de l'édifice, au-dessus même de tout l'ordre naturel, est la tâche de l'Université catholique. »

Il n'y a pas une manière chrétienne d'enseigner la mécanique ondulatoire ou la linguistique romane ? Peut-être, mais qu'importe, et le problème n'est pas là. Il suffit, et c'est beaucoup, et c'est même tout, qu'il y ait une manière chrétienne de dire en quoi ces connaissances, comme toutes les autres, peuvent servir au vrai bonheur de l'homme en le conduisant sur la route de Dieu.

C'est parce que nos Universités catholiques s'efforcent de travailler dans cette direction qu'elles ne sont pas utiles seulement à l'Eglise. Mais dans la mesure où elles maintiennent le sens de l'homme, et donc celui de toutes les connaissances humaines, en relation avec leur fondement divin, elles servent au plus haut point l'avenir de notre civilisation. Les soutenir n'est donc pas œuvre de particularisme étroit, mais collaboration efficace à l'achèvement d'un monde plus humain conforme au plan de Dieu.

L'approche de Noël nous rappelle que Dieu, dans la personne de son Fils, est venu chez les hommes pour les hommes. Par sa naissance, sa vie et sa résurrection, Jésus-Christ nous a fait connaître le Père ; du même coup il nous a révélé l'homme. Il est en effet l'homme parfait, lui, le Fils incarné image du Dieu invisible ; et tous les hommes n'ont d'autre destin que de reproduire l'image de ce Fils qui devient ainsi l'aîné d'une multitude de frères.

Si Jésus-Christ est venu comme salut pour l'homme, il sauve tout l'homme, y compris son intelligence et son savoir. C'est lui, Verbe de Dieu fait chair, qui dit la situation de l'homme en communion avec Dieu. C'est donc en lui que l'Université catholique contemple et transmet l'arbre de la science.

Joseph VOGEL